Célébrations

MICHEL TOURNIER
De l'Académie Goncourt

PRÉFACE

À travers leur apparente disparité, ces quatre-vingt texticules ont en commun une certaine vision du monde. C'est celle que revendiquait Théophile Gautier lorsqu'il déclarait: «Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe.» Notons que l'auteur d'*Emaux et Camées* inaugure une famille de poètes résolument extravertis, primaires, solaires, spectaculaires, qui s'appellent Leconte de Lisle, Hérédia, Mallarmé, Valéry, Saint-John Perse. Ici l'espace l'emporte sur le temps. L'oeil commande seul. Il compte plus que le coeur, et n'a que faire des subtilités de la psychologie et des moiteurs de la vie intérieure. Le beauté des êtres et des choses, leur bizarrerie, leur drôlerie, leur saveur justifient et récompensent une chasse heureuse et insatiable. La passion originelle fut la curiosité, puisque c'est elle qui fit cueillir le Fruit de la Connaissance à Adam et Eve. Curiosité, c'est à dire appétit de découvrir, de voir, de savoir. Et aussi admiration.

Il n'est rien de tel que l'admiration. Exulter parce qu'on se sent dépassé par la grâce d'un musicien, l'élégance d'un animal, la grandeur d'un paysage, voire l'horreur grandiose d'un enfer, c'est ce qui donne un sens à la vie. Celui qui n'est pas capable d'admiration est un misérable. Aucune amitié n'est possible avec lui, car il n'y a d'amitié que dans le partage l'admiration communes. Nos limites, nos insuffisances, nos petitessees trouvent leur guérison dans l'irruption du sublime sous nos yeux. Comme l'a dit Ingmar Bergmann, la musique de Jean-Sébastien Bach nous console de notre impiété. On pourrait ajouter: notre futilité s'évanouit à la lecture de la Bible, notre grivoiserie se métamorphose en amour charnel à la vue des corps de la Chapelle Sixtine, et les Carnets de Paul Valéry transforment notre bêtise en lumineuse intelligence.

Ce petit livre célèbre donc la richesse inépuisable du monde. La démarche des quadrupèdes —amble ou diagonale?—, la valeur fondamentale du genou,

les secrets de la grève dévoilés par le jusant, les déambulations nocturnes des hérissons, la haine que les arbres se vouent les uns aux autres, et aussi ces personnages tutélaires, les Rois Mages, le Père Noël, Saint Christophe, Saint Louis, et surtout ces hommes et ces femmes dévorés par les médias —Sacha Guitry, Lady Diana, Michaël Jackson, et enfin ces amis qui sont maintenant de l'autre côté du fleuve et qui m'invitent doucement à les rejoindre, voici ce dont il est question dans les pages.

L'ARBRE ET LA FORÊT

L'arbre, la forêt, le sous-bois, la clairière, la lisière... À peine posés sur le papier, je sens ces mots s'organiser en systèmes à la fois séduisants et repoussants, une ambivalence paradoxale, car il s'agit bien évidemment d'un complexe naturel cohérent.

Est-ce bien sûr? La forêt allemande. C'est surtout dans mon souvenir celle de Thuringe, 1935, 1936, 1937, 1938... Le village de Wendehausen sur la Werra, près de Treffurt, non loin de Mülhausen. En juin 1986, près d'un demi-siècle plus tard, j'y suis retourné en pèlerinage. Le père de la famille qui m'y accueillait était un fameux chasseur. Je l'accompagnais. Il m'a fait tirer mon premier coup de fusil à dix ans. J'ai encore dans l'épaule le souvenir de la ruade brutale de la crosse. Car je l'avoue sans honte: je n'ai plus touché à un fusil depuis cette initiation. Avec lui et un ouvrier de la fabrique qu'il dirigeait, nous avions construit un mirador de rondins en lisière de forêt. Parfois il me réveillait en pleine nuit, à trois ou quatre heures. Nous partions en voiture. Puis il y avait une assez longue marche à pied. Il ne fallait plus prononcer un mot. Il était hors de question d'allumer une lampe de poche. Ensuite on se hissait sur le mirador. On s'enveloppait dans des couvertures. On ne bougeait plus. L'obscurité pâlisait. L'aube traînait en vapeurs blêmes sur le sommet des sapins. Le ciel soupirait dans les branches. Une barre rouge se posait à l'est sur l'horizon. Combien durait l'affût? Des heures à coup sûr. Je n'ai pas le souvenir du moindre ennui, moi dont la vernosité était — me disait-on— un supplice pour les adultes qui m'entouraient. J'avais droit à une paire de jumelles avec lesquelles je fouillais les taillis et les guérets. C'est peut-être de là que vient la prédilection que j'ai pour cet instrument grâce auquel on peut infliger aux autres la douce et silencieuse violence du regard indiscret.

À quatre mètres du sol, notre odeur ne pouvait être perçue par les animaux. Nous assistions minute par minute à l'éveil de la forêt. Le vol ouaté d'une chouette, la coulée fauve d'un renard dans les fougères, la démarche circonspecte d'une chevrete suivie de ses chevrillards, le déboulé d'un blaireau cassant du bois aussi bruyamment qu'un marcassin, je voyais tout, j'entendais tout, je n'ai rien oublié un demi-siècle plus tard.

Mais pendant tout ce temps, j'ai réfléchi. J'ai vécu avec les arbres. Habitant depuis quarante ans la même maison à la campagne, j'ai vu grandir des arbres

que j'avais plantés. J'ai appris par exemple qu'un arbre adulte, même parfaitement sain, perd chaque année des kilos de bois mort. J'ai vu mourir subitement en plein mois de juillet un splendide bouleau atteint par un mal mystérieux. J'ai médité l'obsession évidente de tout végétal, cloué au sol par nature. Comment assurer la dispersion de ses graines? L'explosion, l'ailette, le fruit succulent que transporte l'estomac d'un enfant, les graines griffues qui s'accrochent aux toisons des moutons, aux vêtements des hommes, tous les procédés ont été inventoriés par les arbres pour déjouer la malédiction de leur enracinement.

Et puis j'ai voyagé. En pays tamoul, au sud-est de l'Inde, j'ai observé la geste du banian. Un oiseau se pose sur un palmier. Il lâche sa fiente qui tombe au pied du tronc. Elle contient une graine de banian. La terre étant fertilisée par la fiente de l'oiseau, la graine germe. Une pousse de banian s'élève et s'enroule autour du tronc du palmier. Elle est bientôt rejointe par une seconde, puis par une troisième pousse, etc. Comme une main aux doigts multiples de plus en plus puissants, le jeune banian surgi du sol empoigne le palmier et l'arrache de terre. Le palmier déraciné est soulevé, emporté par le banian, et il continue à végéter, quelquefois à plusieurs mètres du sol, dans sa prison de branches. À cette expérience indienne, si ponctuelle mais d'autant plus excitante, devait bientôt se superposer la découverte de la forêt vierge, la vraie, massive, noire, grouillante de vie dangereuse. J'avais été invité par l'Eurotrac, une entreprise chargée de percer de bout la forêt gabonaise, pour établir une voie ferrée de 650 kilomètres, dérangeant des troupeaux d'éléphants, des hordes de gorilles et des tribus de pygmées n'ayant encore jamais vu d'hommes blancs. J'ai donc vécu de tous mes sens et de tous les pores de ma peau la forêt vierge, son épaisseur vertigineuse, sa moiteur étouffante, les bruits soudains et terrifiants qui brisent son silence — un animal qu'on égorge, une branche morte qui tombe de la voûte immense, ou le cri affreux du daman, petit mammifère nocturne et inoffensif qui monte aux arbres grâce à des pieds-ventouses et sur le dos duquel s'épanouit en cas d'alerte une tauffe de poils clairs. J'ai vu là une forme d'enfer.

Enfer à divers titres, pour les hommes certes, mais aussi pour les arbres eux-mêmes. Je m'explique. Il y a vingt-cinq ans, j'ai planté deux sapins dans mon jardin. Ils mesuraient 1,5 mètre, je les ai placés à 10 mètres l'un de l'autre. Ils doivent mesurer maintenant une quinzaine de mètres et leurs branches inférieures vont bientôt se toucher. Or, si on les observe à quelque distance, on constate qu'ils ne poussent pas droit. malgré la distance qui les sépare, ils poussent légèrement de biais, comme pour s'écarter l'un de l'autre. Tout se passe comme si chaque arbre émettait des ondes répulsives à l'égard des autres arbres. J'en ai parlé à un pépiniériste. Il m'a confirmé qu'il n'y a de bel arbre que planté solitairement, avec autour de lui un espace pratiquement infini pour s'épanouir.

Oui, les arbres se détestent entre eux. L'arbre est farouchement individualiste, solitaire, égoïste. J'ai compris ainsi l'angoisse qui transpire des forêts, c'est la promiscuité forcée du camp de concentration. Tous ces arbres serrés les uns contre les autres souffrent et se haïssent. L'air forestier est saturé de hai-

ne végétale. C'est elle qui infeste les poumons du promeneur, lui serre le cœur. Une très ancienne locution dit que les arbres empêchent de voir la forêt. Ne faudrait-il pas dire aussi que la forêt empêche de voir les arbres?

Alors, la Thuringe, la forêt allemande, les premières lueurs de l'aube vues d'un mirador?

Ah, mais j'ai bien précisé: un mirador, cela se dresse en lisère de forêt, confondu certes avec les derniers arbres, mais ouvert sur l'espace libre. La lisière, la clairière, voilà des mots magiques! C'est la lumière et l'air libre après l'atmosphère obscure et confinée des sous-bois. Au demeurant, c'est idéalement au centre d'une vaste clairière que j'imagine debout, magnifique, l'arbre par excellence, l'arbre-dieu, entouré par la foule murmurante des autres arbres, masqués à distance respectueuse.

L'arbre ne supporte pas la forêt, car il lui faut le vent et le soleil. Il tète directement sa vie à ces deux mamelles du cosmos, le vent et le soleil. Il n'est qu'un immense réseau de feuilles tendu dans l'attente du vent et du soleil. L'arbre est un piège à vent, un piège à soleil. Quand il secoue sa crinière de feuille en mugissant et en laissant fuir des flèches de lumière de toutes parts, c'est que ces deux gros poissons, le vent et le soleil, sont venus se prendre au passage dans son filet de chlorophylle.